



libertaire

LE MONDE

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 93 • Septembre 1963 • I F. • Algérie : 1,15 F.

FRANCO assassine !

DEUX JEUNES ANARCHISTES ESPAGNOLS viennent d'être exécutés malgré leur innocence, affirmée par le Mouvement Libertaire Espagnol.

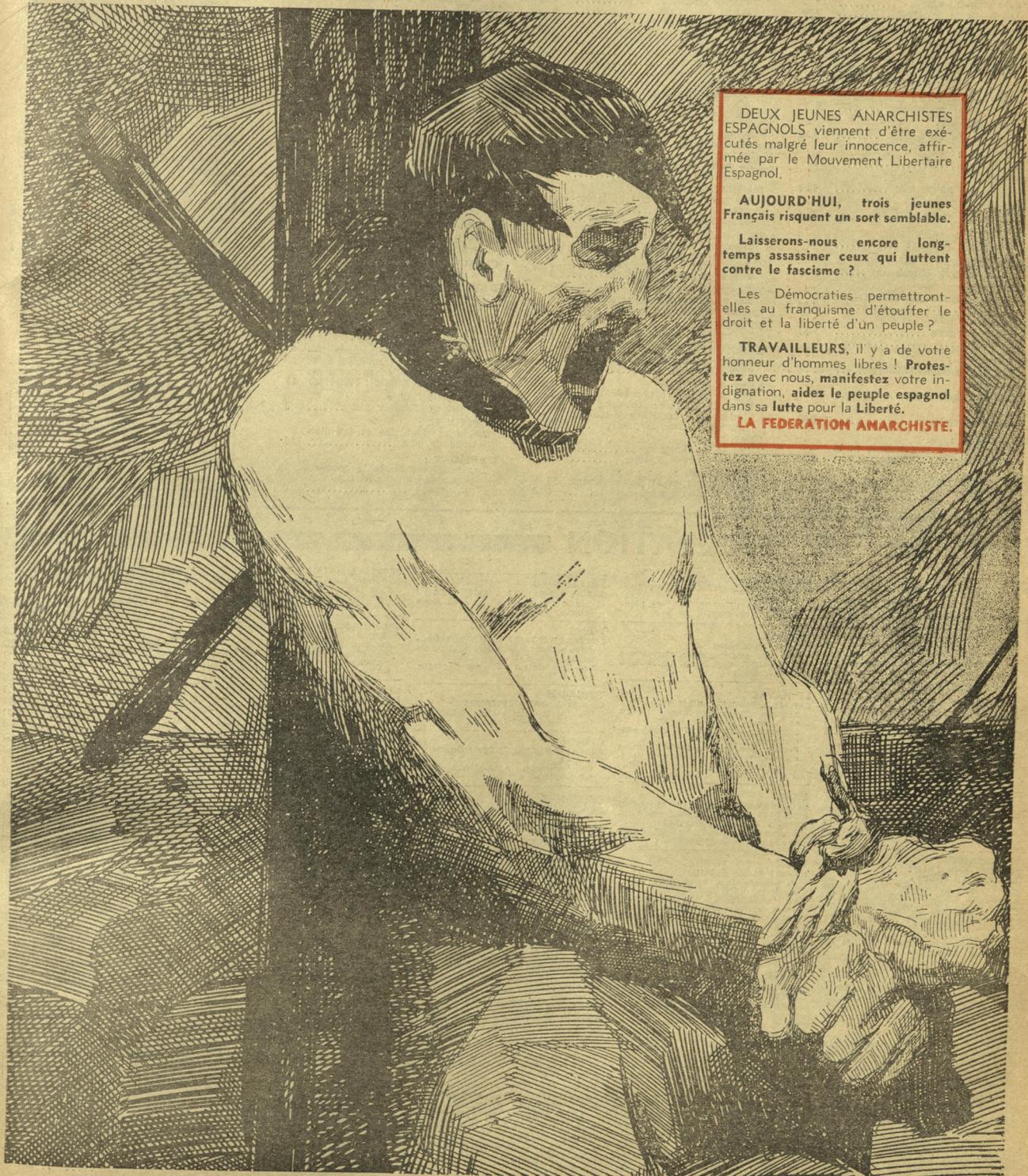
AUJOURD'HUI, trois jeunes Français risquent un sort semblable.

Laisserons-nous encore longtemps assassiner ceux qui luttent contre le fascisme ?

Les Démocraties permettront-elles au franquisme d'étouffer le droit et la liberté d'un peuple ?

TRAVAILLEURS, il y a de votre honneur d'hommes libres ! **Protestez** avec nous, **manifestez** votre indignation, **aidez le peuple espagnol** dans sa lutte pour la Liberté.

LA FEDERATION ANARCHISTE.



L'Assiette au beurre. (Dessin de Jouve.)

CHEV
XXII

encore au pr
du terme,
est démun
chef de fi

chématiser
Moscou s'e
s en foire s
il n'en res
intérêts a
soviétique
vers une p
urgence d'a
on ne crai
nement, mai
elles dans
permettra
frais une te
pas de
et l'antag
à long terr
ne souhaite
asses dégén
léaire, que
combattar
ons pas, ce
nous octro
elle nous m

dions pas
manière sup
ue la paix
est entre le
our mainte
ation des in
peut exister
ersiste la li
e tant que
on permane
de millie
quelques mill

ée du Vall
ressembler
t du lapin,
alt comme
de l'évolu
es, comme
alliance en
ut nous tra
continuerons
ne pas voir
garder les
ral et du
s'affirme
exploiter

arvécun à la
pape est m
me contin
la hiérar
s de lutter
mes.

Pacem in ter
intégral part
gnage chréti
alique ont été
R.).

l'autres asp
es - vers le
t cela, dans
ccès avec ses
s administr
à toutes les
entière, et
le concours
igilant, cons

que les in
nieux, le dé
lux-mêmes
nt, d'ores
demment qu
régionalement
nt et que l
internation
ats et leur

que c'est
à unir se
yndicats
ant que
confédérés
véritable con
peut être q
Je l'ai d
é dans m
ouvriers et
Monde No

ESNARD.

FD 9520

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

vous ne les pairez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11288-15
Téléphone: VOLtaire 34-08
Les frais de port sont à notre charge.
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

Quelques extraits du catalogue

BERTHIER P. V. : L'enfant des ombres 8,45 Mademoiselle Dictateur 7,50 Chéri Bonhomme 6 On a tué M. Système 3,50	BOGDANOW : Ceux de Cronstadt 12	BONTEMPS C. A. : Félix de la Forêt 7	BOSC : Mort au tyran (les voyages d'un président) - Dessins 6	BREFFOT A. : Paradis, fin de section 2,50	CAMUS A. : La Peste 11	GAVAN : Révolution au paradis 4,50	GLASER : Secret et violence 6,90	CLAVEL : La grande patience 6	EATHERLI C. : Avoir détruit Hiroshima 6	CORMAN : Les campagnes non violentes de Gandhi 4,50	DARIEN : Bas les cœurs 7,50 Le voleur 9	DOUANT G. : Du Kokhose du Kibboutz 14	GANDHI : La jeune Inde 6	GLASER : Secret et violence 6,90	DEVALDES : Han Ryner et le problème de la violence 0,50	DEVALDES M. : La brute prolifique. La chair à canon 6
--	---	--	---	---	--	--	--	---	---	---	--	---	--	--	---	---

GALA ANNUEL du "MONDE LIBERTAIRE"

Vendredi 8 Novembre

21 heures précises
Palais de la Mutualité

Dès maintenant, retenir votre soirée, ainsi vous aiderez notre journal « Le Monde Libertaire ».
Vous passerez une merveilleuse soirée.

HAN RYNER : L'amour plural 2,50 Chère pucelle de France 2,50 Face au public 4,50 Amant ou tyran 4 La soutane et le veston 4 Jeanne d'Arc et sa mère 4,50 Les voyages de Psychodore 3 La tour des peuples 4,50 Prenez-moi tous 4,50 La vie éternelle 4 Crépuscules 3 Bouche d'or, patron des pacifistes 6 J'ai rom Éliacin 7,50 Aux orties 7,50 Le sillage parfumé 9 Les orgies sur la montagne 3 Le mortier 4 La mort de Han Ryner, par J. Maurelle 4	HAGNAUER R. : Les joies et les fruits de la lecture 6 L'expression écrite et orale 9,50	HEM DAY : Bible de l'objecteur de conscience et de raison 4 Jules Verne et Louise Michel 4 Pensée et Action : L'Inde 8	IMBART-NERGAL : Les sciences occultes ne sont pas des sciences 7,50	JOYEUX M. : Le consulat polonais 6,50	LEBESQUE Mervan : Quatre-vingt chroniques du Canard Enchaîné 12	LIGT B. de : Contre la guerre nouvelle 4 La paix civique (histoire des principales tactiques de l'action directe contre la guerre) 10	LIME M. : Les belles journées 3 Métro place des fêtes 9	MALTETE R. : Paris des rues et des chansons. 23 Intervention à cœur ouvert 9,50
--	--	--	---	---	---	--	--	--

SYNDICALISME QUESTIONS OUVRIÈRES

ALBA V. : Histoire du Mouvement ouvrier 6 Le mouvement ouvrier en Amérique latine 6	BARTON P. : Conventions collectives et réalités ouvrières en Europe de l'Est 7,50	BESNARD P. : Le monde nouveau. Son plan - Sa constitution - Son fonctionnement 3	CHAMBELLAND C. : Le syndicalisme ouvrier français. 3	CHAUMEL G. : Histoire des cheminots et de leurs syndicats 8	CHAUVEY P. : Les ouvriers du livre en France. de 1789 à la constitution de la fédération du livre 25	COLLINET M. : L'esprit du syndicalisme 6,80	CUVILLIER : Un journal d'ouvriers : l'Atelier. 6	DANOS et GIBELIN : Juin 36 6	DOLEANS : Histoire du mouvement ouvrier en France (3 T.) 30	DOLEANS et CROZIER : Angleterre - Allemagne - France-U.S.A. (chronologie et bibliographie des mouvements ouvrier et socialiste : 1750-1936) 15	DOMMANGET M. : Histoire du Premier mai 8	DUPEUX G. : Le front populaire et les élections de 1936 19	GAUMONT : Les mouvements de la coopération ouvrière dans les banlieues parisiennes 6
--	---	--	--	---	--	---	--	--	---	--	--	--	--

HISTOIRE DES IDEES BIOGRAPHIES

ANGEL P. : Essais sur G. Sorel 9	BAKOUNINE : Michel Bakounine et l'Italie (1871-1872) 86	BERNSTEIN E. : Ferdinand Lassalle 7	BERTH E. : Les méfaits des intellectuels 10 Du « Capital » aux « Réflexions sur la violence » 6 Les derniers aspects du socialisme 4	BOURGEOIS N. : Les théories du droit international chez Froudhon 6	BRIQUET J. : Agricole Perdiguer, compagnon du tour de France 1805-1875. 181	ALBERT CAMUS : Ses amis du livre 5	DERY : Imre Nagy (la révolution hongroise) 16,50	DESSAT M. : Un révolutionnaire jacobin. Charles Descluzes 18	DOLEANS E. : Le chartisme (1831-1848) 15	GAFFIOT M. : Les théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps 5
--	---	---	--	--	---	--	--	--	--	--

Vient de paraître
« Front Populaire, révolution marquée »
par GUERIN DANIEL
19,00 F
Le tome II de « Bakounine et l'Italie », 1871-1872 : 79 F.
vente à votre librairie.

VIE DE LA FÉDÉRATION

TRESORERIE F.A.
Trésoriers de groupes et adhérents individuels, mettez-vous à jour, n'attendez pas pour régler vos cotisations au C.C.P. de la Trésorerie. A tous, merci !
Faugerat James, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).
C.C.P. 7 334 77 Paris
N. B. - Cotisation minimum : 0,50 F par mois et par adhérent ; 6 F par an.

AIX-EN-PROVENCE
GRUPE LIBERTAIRE
S'adresser à José BARRACHINA, Clos des Fleurs, Bâtiment A, 41, avenue P.-Salari.

ANGERS-TRELAZE
GRUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

BORDEAUX
GRUPE ANARCHISTE
« SEBASTIEN FAURE »
S'adresser à PEYRAUT Yves, 15, rue Blanqui, à CENON (Gironde).

BAYEUX
GRUPE LIBERTAIRE
Réunion chaque mois. S'adresser à J.-P. BELLARD, Ecole à GUERIN, par Bayeux (Calvados).

CAEN
GRUPE ANARCHISTE
Réunion chaque mois. S'adresser à Michel FRETOT, 57, route de Lion-sur-Mer, à CAEN (Calvados).

CARCASSONNE
GRUPE HAN RYNER
Francis DUFOUR, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, à CARCASSONNE (Aude).

MONTLUÇON-COMMENTRY
GRUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, Boulevard Romberg, à COMMENTRY (Allier).

FALAISE
GRUPE ANARCHISTE
Réunion chaque mois. S'adresser à Louis LA FAYE, 10, rue Gambetta, à FALAISE (Calvados).

HAUTE-SAONE
GRUPE BERNIER

GRENOBLE
GRUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

CIVORS
GRUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. DARTOIS, chemin des Charmes, à GRIGNY (Rhône).

LE HAVRE
GRUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Réunions : Section de Rouen, les 1^{er} et 2^e mardis de chaque mois.
Section du Havre, les 1^{er} et 2^e vendredis de chaque mois.
Premier samedi et premier dimanche du mois, vente du journal à la criée.
Pour prendre contact : Aurelien DAUGUET, 15, rue Schubert, Le Havre.

LILLE
GRUPE ANARCHISTE « LA COMMUNE LIBERTAIRE » C.N.T., S.I.A., ESPÉRANTISTES - REVOLUTIONNAIRES
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

LYON
GRUPE ELISEE RECLUS
Permanence tous les samedis, de 17 à 19 h., Café Bon Accueil, 71, rue de Bonne, à LYON (9^e). Adresser toute correspondance ou secrétaires AVIAS Raoul, 56, rue Pierre-Lémerdi, à OULLINS (Rhône).

MACON
GRUPE GERMINAL

MARSEILLE
GRUPE ANARCHISTE MARSEILLE-CENTRE
Réunion tous les lundis, de 18 h. 30 à 20 h., 12, rue Pavillon, 2^e étage.

MOSELLE
GRUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser au Groupe des Amitiés Internationales, 3, rue Ternaux, PARIS-XI.

NANTES
GRUPE FERNAND PELLOUTIER
Secrétaire, Louis SIMIER, 44, rue de Sévres, à NANTES (Loire-Atlantique).

SAINTE
GRUPE LIBERTAIRE
Prière de prendre contact avec le camarade Georges AUZANNEAU, route de Marennes, à SAINTES (Charente-Maritime).

STRASBOURG
GRUPE SOCIALISTE - LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOURS
GRUPE LIBERTAIRE « PAUL ZORKINE »
Responsables : MARAUDIN A. et SCHAUMUNDS J.-J.
Renseignements : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

TOULOUSE
GRUPE JEUNES LIBERTAIRES
Réunion tous les samedis, 21 heures, Bourse du Travail (place St-Servin).

GENEVE
GRUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE ROMAND
Renseignements : J. UVIGNIER, 45, bd Saint-Georges, GENEVE.

LAUSANNE
GRUPE ANARCHISTE
S'adresser à L. LEMOINE, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

RÉGION PARISIENNE
Une commission syndicale a été créée à notre Congrès
Les militants syndicalistes et anarchistes que cela intéresse devront écrire à May Piqueuray ou Maurice Joyeux, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Pour tous renseignements s'adresser au local, 110, passage Ramey, Paris (18^e)
Tél. : DRN : 57-59.
Réunion du Groupe, jeudi 19 septembre à 21 heures précises, 110, passage Ramey Paris (18^e).
ATTENTION ! Ce communiqué tient lieu de convocations. Les militants doivent lire attentivement tout leur journal.
La Bibliothèque qui vient de s'organiser est ouverte à tous les militants du Groupe.

GRUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRUPE LIBERTAIRE EMILE HENRY
Réunion tous les jeudis, de 21 h. à 23 h. 30.
Pour tous renseignements, s'adresser à J. BONNET, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRUPE SOCIALISTE - LIBERTAIRE MAKHO
Ecrire à Maurice JOYEUX, 24, rue Paul-Albert, Paris (18^e), qui transmettra.
Réunion : le jeudi à 16 heures.

GRUPE LES AMITIES INTERNATIONALES
Réunions : le 1^{er} et le 3^e samedi, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRUPE SOCIAL - LIBERTAIRE JULES VALLES
Ecrire à Maurice JOYEUX, Paris (18^e), qui transmettra.
Réunion le samedi, à 14 h. 30.

GRUPE DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GRUPE MAX STINER
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

Les jeunes étudiants du Lycée Balzac sont priés de prendre contact avec les militants des groupes Jules-Valles et Malkho.

PARIS V
GRUPE KRONSTADT
Réunion tous les jeudis, à 20 heures, au local du Groupe.
Renseignements : 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

Pour les cantons d'AULNAY, BLANC-MESNIL, SEVRAN, VILLEPENTE, etc. camarade formateur un groupe. Renseignements : rue Ternaux.

UNION DES GROUPES ANARCHISTES COMMUNISTES
Permanence tous les samedis, de 14 h. à 18 h.
Pour ces groupes, renseignements à IUG.A.C. ou Francis LEMOINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

ASNIERES
GRUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT
GRUPE ELYSEE RECLUS
Réunion tous les vendredis, à 20 h., 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

SOUSCRIPTIONS

Sommes reçues
du 20 juin au 10 août

Kiril 10,00	Rappert 10,00	Fournier 7,00	Simoneto 5,00	Groupe A.M.L. 6,50	Deltel 10,00	Lapeyre A. 100,00	Damadé 3,00	Legros 10,00	R. Verrière 4,00	Groupe A.M.L. 50,00	Laberche 10,00	Guegain Jean 10,00	Bouthors 4,00	Groupe des Amitiés Internationales 65,00	Rousseau Pierre 10,00	Canetier Pierre 10,00	Groupe d'Asnières 48,00	Dubost 1,50	Brolau 1,50	Simier 1,00	Simon Louis 10,00	Lesbats 2,00	Lapeyre Aristide 100,00	Bianco 10,00	Moré-Emile 40,00	Villand Bernard 20,00	Alpha 100,00	Beta 100,00	Amitiés Internationales. 65,00
-------------------	---------------------	---------------------	---------------------	-------------------------	--------------------	------------------------	-------------------	--------------------	------------------------	--------------------------	----------------------	--------------------------	---------------------	--	-----------------------------	-----------------------------	-------------------------------	-------------------	-------------------	-------------------	-------------------------	--------------------	-------------------------------	--------------------	------------------------	-----------------------------	--------------------	-------------------	--------------------------------

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, PARIS-XI
Tél. : VOL, 34-08
C.C.P. Librairie Publico
Paris 11,289-15
ABONNEMENT
A 12 NUMEROS
France 10,00 F.
Etranger 11,50 F.

BARBARIE FRANQUISTE

EDITORIAL

L'IMAGE est là, devant vos yeux, à la première page de notre journal, mais l'image que le crime rejette en nous dépasse en horreur ce qu'une main peut tracer. Joachim Delgado et Francesco Granados sont morts, lentement, à travers des souffrances atroces comme pour témoigner une fois de plus que le prêtre, l'officier, lorsque les circonstances les obligent à lever le masque, apparaissent au grand jour comme le symbole de ces forces mauvaises qui depuis la naissance des premières civilisations pourrissent le cœur de l'humanité.

Joachim Delgado, Francesco Granados, deux parmi ces centaines de jeunes ouvriers qui, renouant avec un passé de légende, ont franchi les Pyrénées pour apporter aux travailleurs espagnols, en lutte contre Franco et sa clique de chiens enragés, l'appui du Mouvement révolutionnaire international qui est le gage réconfortant, la solidarité de tous les travailleurs.

L'Espagne a bougé ! Il fallait un exemple ! Deux hommes sont morts dans des conditions effroyables et, en dehors des hordes de Franco, personne ne pouvait imaginer, même chez les peuples les plus arriérés, de supplice plus barbare pour assouvir une vengeance de classe.

destinée à maintenir des privilèges de classe. Cette mort par le garot de deux hommes qui furent nos camarades doit nous rappeler que d'autres hommes attendent dans des cachots le moment de passer devant ce simulacre de justice. Des hommes dont le sort est entre nos mains, des hommes qu'« on choisira pour exemple » sans s'embarrasser de preuves, sans respecter aucunes formes, simplement parce qu'il faut mater la révolte du peuple espagnol, le maintenir dans la crainte et dans l'horreur de ce qui guette le rebelle.

Mais l'homme des charniers a cette fois-ci manqué son but, son crime a soulevé la colère des uns, l'indignation des autres, le mépris de tous. Du monde entier les organisations ouvrières ont crié leur dégoût ; manifesté, ou comme à Montevideo, occupé le consulat. Ces protestations doivent s'amplifier. Il faut sauver les jeunes Français emprisonnés à Madrid ; il faut aider le peuple espagnol à se libérer du joug qui pèse sur la péninsule.

Et d'abord, il faut se retourner contre notre propre gouvernement qui, avec les autres gouvernements et quel que soit le bloc auquel ils appartiennent, portent la lourde responsabilité d'avoir à la fin de la guerre mondiale, laissé subsister cette enclave du fascisme dans une Europe qu'on prétendait libérée.

Méfiance du régime qui suc-

céderait à Franco ? Impossibilité de se partager équitablement les dépouilles de ce régime dictatorial ? Qu'importe le motif qui les a guidés et quel que soit ce motif, l'Amérique comme la Russie, en laissant subsister Franco, porte la responsabilité du sang qui aujourd'hui coule en Espagne. Le monde du travail doit s'adresser à eux pour les contraindre à chasser des organismes internationaux Franco et ses coupe-jarrets. Il est inconcevable que des peuples qui se prétendent civilisés puissent s'asseoir à une table, auprès des auteurs d'un crime d'une telle sauvagerie. La lutte des organisations ouvrières est toute tracée.

Obliger les gouvernements à établir un cordon sanitaire autour de ce foyer de putréfaction. Apporter aux grandes organisations syndicales espagnoles, seule force réelle de libération, l'appui le plus total et en tous genres, dont celles-ci ont besoin, dans leur combat contre l'armée et la police franquistes. Soutenir les mouvements de grève comme celui des Asturies, car même si ces mouvements n'ont qu'une portée économique limitée, ils plongent une jeunesse, un peu en dehors, dans les traditions d'un mouvement révolutionnaire au passé prestigieux. Enfin, épauler les commandos qui, là-bas, ont commencé la lutte, non pas pour libérer l'Espagne, cela sera

l'œuvre du peuple espagnol, mais pour préparer les bases de départ du prolétariat lorsque celui-ci, ses plaies pansées, se sentira mûr pour le coup de rein final.

Mais pour éclairer les peuples, il est bon que l'intelligence dressée contre Franco le réquisitoire que Moro-Giafferri, Langevin, Malraux, élevèrent il y a trente ans contre Hitler ! Et c'est la raison qui a conduit tout naturellement notre camarade Lecoq à envisager à réveiller le « Comité pour l'Espagne Libre », qui, à travers le pays, tint haut et ferme, le drapeau de la liberté en Espagne.

Pour nous, militants anarchistes français, c'est sans aucune restriction que nous sommes aux côtés de nos camarades espagnols. Leur combat est le nôtre et comme eux, nous ne l'arrêtons que lorsque l'Espagne sera débarrassée de la lèpre qui la ronge. Non, JOACHIM DELGADO et FRANCESCO GRANADOS, qui sont morts pour un crime dont ils étaient innocents, ne sont pas morts pour rien. Pour tout honnête homme, le devoir est tracé : n'arrêter la lutte que lorsque le pire, l'homme au garrot, Franco, se balancerait suivant une tradition mise à la mode par les travailleurs italiens, accroché par les pieds à l'étal d'une boutique.

LE MONDE LIBERTAIRE.

LES ÉVÉNEMENTS D'AFRIQUE

REVOLUTION A BRAZZAVILLE

par Gérard SCHAAFS

UNE page importante, une page capitale de l'histoire de l'Afrique vient de s'écrire avec le sang, la sueur, la faim, avec la misère des hommes mais aussi avec la somme de toutes les révoltes individuelles, de toutes les humiliations, avec l'Espoir. Pour la première fois, un régime néo-colonialiste a été renversé, non par des hommes politiques, mais par un mouvement de masse, conduit par des syndicalistes et des militants ouvriers.

Le 13 août, le prolétariat de Brazzaville a balayé les vieilles rivalités tribales et à l'appel du « Comité de fusion des organisations ouvrières » les Balalis, les Baongos, les MBachis, tout un peuple est descendu dans la rue, a incendié la prison et libéré les militants syndicalistes emprisonnés.

Le lendemain, malgré une brève intervention des troupes françaises, Fulbert Youlou démissionnait. Il fut aussitôt arrêté et incarcéré. Ce n'est pas un curé « interdit », alcoolique, despotique qui est brutalement effacé de la scène politique, c'est un monde qui s'écroule, c'est une classe qui prend conscience de sa force et qui ébranle les derniers vestiges du colonialisme vieillissant. Nous sommes en présence d'une véritable prise de conscience. Des hommes, des Africains, découvrent soudainement que le tribalisme est dépassé et qu'une lutte de classes vient de s'engager. Une lutte entre le prolétariat et l'Etat. Un prolétariat sous-alimenté, affamé, souvent réduit au chômage, à qui l'indépendance n'a rien apporté, si ce n'est un immense espoir qui peu à peu laisse la place à une profonde détresse.

Evolution africaine

Ce coude-à-coude, cette union, cette fraternité, cette révolte de Brazzaville sont d'une importance capitale et peseront lourds dans la balance de l'évolution africaine.

« Rien ne laissait prévoir cette explosion populaire à Brazzaville » s'est écriée, dans un ensemble touchant, la grande majorité de la presse française. Rien ! Et la misère, la maladie, le chômage, la faim, la surpopulation, l'absence d'usines, l'infrastructure économique inexistante, ce n'est rien, Messieurs ?

Mais qu'avez-vous donc dans les

yeux ? Qu'avez-vous donc à la place de la cervelle pour penser ainsi ? Et les nouveaux maîtres, les protégés du régime, vivants exemples de la corruption la plus abjecte, et l'armée de mouchards et de putains qui se disputent les fonds de l'Aide aux Pays Sous-Développés, qu'en pensez-vous ? Ah oui ! « ceux-là » possèdent un vernis, une « couche de civilisation occidentale ». Avouez-le : ils sont des vôtres ! Profitez-en vite, car leur triomphe sera éphémère. Ils n'en ont plus pour bien longtemps et le peuple les écrasera comme on écrase les bêtes maifaisantes.

La lutte qui vient de s'engager au Congo ne saurait manquer de s'étendre. Les dirigeants africains tremblent à la fois pour leur place et pour leur peau.

Au Congo ex-Belge, le peuple n'a pas oublié Patrice Lumumba, dont le nom reste le symbole de la liberté et Léopoldville compte plus d'un million d'habitants affamés.

Au Gabon, au Cameroun, en Haute-Volta, au Dahomey, au Niger, au Sénégal (où plusieurs personnes viennent d'être assignées en résidence surveillée), les roitelets africains tremblent.

A Abidjan, Houphouët-Boigny demande à la France l'envoi de policiers entraînés pour assurer la direction de la Sûreté et sa propre sécurité. L'opposition syndicale s'agite un peu partout. Le nationalisme africain est moribond, les vieilles barrières s'écroulent.

Opposition syndicale

Ce nationalisme, qui est à l'origine de « l'indépendance » et de la « décolonisation », s'est fréquemment appuyé sur une lutte inter-tribale incessante. Des hommes d'une même ethnie, souvent d'un niveau social sensiblement équivalent, s'emparèrent du pouvoir que daignèrent leur laisser les ex-colonisateurs. En fait, rien d'important ne fut modifié : le peuple avait tout simplement changé de maîtres. Les éléments révolutionnaires qui s'étaient parfois laissés aveugler par la lutte pour l'indépendance ne tardèrent point à comprendre l'étendue de leur erreur. Plusieurs d'entre eux ont payé de leur vie leur lucidité. D'autres pourrissent encore dans les geôles africaines. Dans les villes, les syndicalistes africains, formés à l'école syndicaliste occidentale, firent un travail énorme, compte tenu du fait que si la concentration des travailleurs est importante dans les grandes villes, les industries y sont rares. Toutefois, ces hommes révolutionnaires avaient un allié : la misère. La misère a triomphé à Brazzaville de toutes les barrières raciales, elle a déposé et arrêté le curallion qui croyait son trône inébranlable et se prétendait la réincarnation du « prophète » Matsoua. Le syndicalisme africain est entrain d'apporter un sang nouveau, une nouvelle jeunesse au syndicalisme européen.

Un nouveau gouvernement a été formé à Brazzaville, mais aucun syndicaliste ne figure dans la nouvelle équipe gouvernementale. Ceci est une preuve supplémentaire que ces hommes apportent quelque chose de nouveau à l'Afrique et au monde : ils ont compris que le chemin de l'émancipation de l'homme ne passe pas par les allées du pouvoir.

COMMUNIQUÉ

FEDERATION IBERIQUE
JEUNESSES LIBERTAIRES

(Commission Nationale de Relations)

Le crime est consommé. Après un procès à huis-clos royalement mené sans que la Presse ait pu assister à l'énoncé des « preuves » de la culpabilité des deux inculpés par « faute de place » dans la salle du procès, le gouvernement du Général Franco a ratifié la peine de mort pour nos deux camarades FRANCESCO GRANADO et JOACHIM DELGADO qui, sans perte de temps, ont été exécutés le matin du 17 août au « garrote vil », procédé barbare digne des meilleures heures de l'Inquisition.

Toutes les protestations d'innocence de nos deux camarades ont été vaines : il fallait donner un exemple, un exemple digne du Moyen Age susceptible de provoquer un terreur salutaire dans le cœur de tous les antifascistes, particulièrement au sein de la jeunesse. Il fallait démontrer au peuple espagnol que le régime imposé par la force des armes ne tolérerait pas une opposition active qui irait au-delà des « démocraties » de plus en plus bureaucratiques ; l'opposition « loyale » des bourgeois respectables, des phalangistes « repentis » et de l'Eglise qui « redécouvre » la démocratie.

Très significative est la diligence avec laquelle le franquisme a mené l'affaire afin d'empêcher l'intervention efficace de l'opinion internationale qui, indignée, commençait à élever la voix.

Une fois de plus, le franquisme a rappelé à tous ceux qui étaient disposés à l'oublier, sa vraie nature fasciste et totalitaire.

Nous réaffirmons que Francisco Granado et Joaquin Delgado ont été inculpés et exécutés pour des faits qu'ils n'ont pas commis, ce qui aurait pu être prouvé si dans l'Espagne de Franco la justice signifiait quelque chose. En invitant l'opinion démocratique à faire de même, nous promettons énergiquement contre ce crime abominable et sauvage qui baffoua des hommes de la plus élémentaire justice et constitue un défi à la conscience internationale.

Ce crime abominable ne restera pas impuni. Le peuple espagnol brisera pas impu- nement l'oppression, faisant sentir le poids de la justice sur les responsables directs de l'oppression dont il est victime.

FLASHES SUR L'ACTUALITÉ • FLASHES SU

SACRES TIROS

Les scientifiques ont bonne mine. Les satellites météorologiques américains Tiros avaient annoncé un mois de juillet pour la France. Heureusement pour nous, il n'en a rien été, ce « jultus » a été un des plus « augustus » que nous avons connu. La guerre psychologique ambiante n'aurait-elle pas cherché à écarter de chez nous les touristes américains? Quoi qu'il en soit, il conviendrait de remettre les Tiros avec Mme Geneviève Tabouis et les accessoires caducs.

L'HOMME CHAUVESOURIS

Le personnage est anarchiste à l'en croire; il vous le confiera de bouche à oreille et ajoutera même que « tout le monde le sait ».

Ceux qui le savent beaucoup moins et qui sont même persuadés de l'inverse, sont les auditeurs qui ont eu le triste privilège de l'entendre, non plus dans ses épanchements intimes, mais à la tribune où (reconnaissons-le) sa voix ne s'élève pas beaucoup plus haut.

Il se nomme Siné et revient de Cuba ou plutôt du paradis, car c'est sous des couleurs saint-sulpiciennes qu'il nous peint le régime castriste.

Son exposé qui ne dépasse pas ses connaissances de la question atteint dix minutes bon poids, après quoi il sollicite les questions.

A toutes celles qui sont de quelque importance : gestion ouvrière, problème démographique, etc., il n'a qu'une réponse : « Je ne pourrais pas vous dire » ou « Je ne suis pas au courant », ce qui ne l'empêche pas de conserver l'immuable optimisme du camarade Toutvabienovitch de « bagatelles pour un massacre ».

À quelques interrogations, M. Siné a, cependant, consenti à répondre... mais de quelle façon !

« Pourrait-il à Cuba, dans son métier de caricaturiste, s'en prendre au régime comme il le fait en France ?

— Naturellement non, le pays tout entier étant satisfait du castrisme.

— Les artistes sont-ils protégés ?

— Oui, quand ils sont dans la ligne du parti. »

(En rang par quatre, en avant... marche, direction du Parnasse.)

« Pourquoi Castro au lieu de recourir à l'aide soviétique, n'a-t-il pas tenté une révolution sociale ?

— La dictature du prolétariat est une nécessité et un bien.

— Les travailleurs ont-ils une conception de la Révolution ?

— Non, et il est souhaitable qu'ils n'en acquièrent jamais. »

(Siné craindra-t-il que le régime n'y survive pas ?)

« Comment ne pas s'indigner de l'assassinat par Castro, de ses compagnons de lutte qui ne partageaient pas ses vues et ses ambitions politiques ?

— Il a eu joliment raison, il vaut mieux tuer des hommes que de laisser mourir un régime. »

(C'est Franco qui va être heureux d'apprendre cela.)

« Quel est le rôle de l'armée à Cuba ?

— Il n'y a plus d'armée proprement dite, c'est le peuple qui est en arme. »

(Voyons, voyons, Monsieur Siné, auriez-vous oublié d'accorder vos félicités avec le journal « L'Humanité » qui a n'en pas douter doit avoir vos sympathies, et qui nous apprend, dans son numéro du 3 juillet 1963, que s'il manque 170 000 coupeurs de cannes, c'est parce que beaucoup d'entre eux sont entrés comme volontaires dans l'armée.

Et l'on peut lire dans ce même numéro que la production qui était de 5 600 000 tonnes en 1957 n'est plus que de 3 500 000 tonnes cette année, ce qui dément formellement ce que vous nous avez déclaré quant à l'accroissement de la production.)

« Les mécontents ont-ils la possibilité de quitter leur pays ?

— En toute liberté. Cependant si des milliers de personnes sont dans l'attente de ce départ, c'est qu'il n'existe que deux avions en partance par semaine. »

(Tiens, tiens, ne devions-nous pas croire, à vous entendre que toute la population était satisfaite? Et à propos, pourquoi évacuer ces irréductibles par avion? N'existe-t-il pas de bateaux à la Havane ?

« Y a-t-il encore des prisons ?

— Certainement, et il en faut. Ce ne sont du reste pas des prisons capitalistes, mais des prisons révolutionnaires. On y est bien... trop bien même et (ajoute-t-il à l'adresse de l'un de ceux qui l'interrogent) cela vous ferait le plus grand bien d'y aller. »

Voilà les opinions anarchistes de M. Siné !

Et c'est pour permettre à de pareils personnages de bayer de pareilles infamies que Ventura Suarez, Augusto Sanchez et leurs compagnons sont tombés sous les balles, non de Batista qu'ils avaient harcelés et mis en fuite, mais sous celle de Fidel Castro qui en est le digne successeur.

STATISTIQUES ESPAGNOLES

1 curé pour 900 habitants;
1 paroisse pour 1 500 habitants;
26 séminaristes pour 10 000 habitants.

Tous sont bien entendu partisans de la plus grande liberté et de la justice sociale... Enfin c'est écrit dans Pacem in terris et seuls les affreux de mauvaise foi ne le croient pas.

Soyons certains que lorsque ces proportions seront généralisées sur la planète, l'humanité vivra en paix; les opposants étant muselés par la calotte.

ON NOUS ECRIT

Les occasions de galeté étant chose rare, nous nous en voudrions de ne pas faire partager à nos lecteurs celles qui nous échoient.

Le courrier nous veut de nombreuses lettres, encourageantes ou réservées, porteuses de critiques de suggestions ou de louanges.

Mais à la gloire de la surveillance régnante dans les asiles d'aliénés, nous devons reconnaître que nous en recevons rarement de la saveur de celle dont nous extrayons ces passages.

« Ayant, par une curiosité bien légitime quoiqu'en ce cas immotivée, investi la somme de 1 F dans l'achat de l'innomable torchon que j'aurais

l'amabilité de nommer journal dans la suite de cette lettre, je dois avouer que cette lecture m'a procuré un certain plaisir, abstraction faite de l'esquerrie manifeste que constitue la vente de cette gazette.

C'est en effet avec le plus vif plaisir que j'ai constaté que l'extrême-gauche française a atteint un degré d'aliénation mentale qui est sans conteste le plus sûr garant de la stabilité d'une structure traditionnelle de la société. »

Et pour ce qui est de l'aliénation mentale nous avons affaire à une compétence à n'en pas douter.

Il ne semble pas en avoir conscience puisqu'il ajoute :

« J'ai cependant cru comprendre, ce parce que je suis spécialement intelligent, que vous tentiez une réhabilitation apologétique de ces criminels éhontés que furent les communistes. »

Et, comme sa bonté et sa grandeur d'âme ne le cèdent en rien à sa « spéciale intelligence » il ajoute :

« ...je me fais un devoir de vous prévenir charitablement que, à compter du jour où mes amis et moi assureront quelque autorité sur ce pays, il vous sera bon de penser à émigrer dans les délais les plus brefs. »

Sur cette autorité et ce qui l'inspirera, voici quelques précisions :

« ...les forces traditionnelles de la France éternelle : l'armée, le clergé, la marine... »

« ...Groupés autour des fermes remparts de l'Occident traditionnel, le généralissime Franco et le docteur Salazar, les forces traditionnelles sauront, malgré vous et vos complices démocrato-socialistes, préserver l'existence de l'ordre... »

« ...La volonté de Dieu trionphera toujours des commis de Belzebuth et de Bakoumine. »

Devant les débordements de cette intelligence de plus en plus spéciale, on pourrait croire à un canular, si l'on ne songeait au nombre de troglodytes qui peuplent encore ce monde.

Inutile d'ajouter que ce moraliste, ce dernier représentant de la grandeur française, ce survivant des traditions les plus nobles n'a pas cru bon d'apposer la signature à une telle épître.

On a du courage ou on n'en a pas.

A rebrousse-poil

par P.-V BERTHIER

Hitler avait inventé la solution définitive du problème juif : elle consistait à arrêter tous les gens de cette race et à les brûler dans des fours.

Les Américains, dès le siècle dernier, ont réglé le problème indien en parquant les Peaux-Rouges dans des réserves où l'on pensait qu'ils mourraient, mais où ils ont survécu.

Le gouverneur du Mississippi, M. Ross Barnett, vient de proposer, quant à lui, sa solution définitive du problème noir : « Chacun des cinquante États de l'Union devrait accepter que le dixième de sa population soit de couleur. Ainsi, 687 000 Noirs quitteraient le Mississippi, tandis que l'Etat de Washington (sur le Pacifique, dans l'extrême nord-ouest du pays) en importerait 250 049. » Le plus admirable, notez-le, c'est cette précision du chiffre : pas un de plus, pas un de moins ! Naturellement, on ne demanderait pas aux Noirs si cette déportation leur convient : « On, voilà deux siècles, avant d'embarquer pour le Nouveau-Monde leurs ancêtres esclaves, pris la peine de demander à ceux-ci, sur la côte d'Afrique, s'ils étaient contents de partir en voyage ? »

Chez les Noirs eux-mêmes, une secte fanatique, les Black Muslims, a découvert une autre solution définitive du même problème. Elle consiste à rassembler tous les Noirs dans une région de l'Amérique qui serait en même temps vidée de sa population blanche, et à fonder un Etat exclusivement noir, indépendant et souverain.

L'indépendance et la souveraineté sont des revendications qui montent à la tête de tous les groupes ethniques, tant soit peu caractérisés, et surtout des minorités qui se jugent asservies. Les Kurdes ne sont plus une exception. C'est ainsi qu'au Canada la province de Québec est en

SOLUTIONS DÉFINITIVES

effervescence, moins pour réclamer la laïcité et faire reculer l'hégémonie catholique (ce ne serait pourtant pas un luxe !) que pour exiger, bombes à l'appui, l'éclatement de la Fédération canadienne, qui sera évincée en 1964, et l'indépendance du Québec.

« Pourquoi, disent les nationalistes le Québec ne serait-il pas un Etat puisque le Liechtenstein en est un, et le Koweït aussi ? »

Evidemment !

La chose est si fort à la mode que, récemment, dans une motion adressée à M. Pisani, des cultivateurs bretons qui se plaignaient de la mevente des pommes de terre n'ont pas hésité à inclure cette petite phrase qui dit bien ce qu'elle veut dire : « Nous, cultivateurs bretons, habitants d'un pays qui fut indépendant autrefois... »

Tout le monde a compris que cela sous-entendait : « Et qui ne demande peut-être qu'à le redevenir ! »

Ce qui n'est pas précisé dans la menace des autonomistes d'Armor, c'est s'ils se contenteront comme frontières des limites actuelles de la Bretagne, ou s'ils réclameront aussi les colonies et les enclaves qu'elle possédait, auquel cas il faudrait que la France lui rétrocède le vieux fief de Montfort-l'Amaury, en Seine-et-Oise, qui fut breton sous le duc Arthur, en 1312, et qui hantent encore de nos jours les Bretons de Paris !

« Mais l'indépendance n'a-t-elle pas été reconnue comme la solution définitive du problème algérien ? Pourquoi ne serait-elle

pas également celle du problème breton, celle du problème québécois, celle du problème noir... comme elle est, en Israël, la solution définitive du problème juifs », nous objecte-t-on.

Hélas ! les marxistes internationalistes n'ont-ils pas eux-mêmes trouvé la solution définitive du problème politique en coupant en deux par des frontières, et même par des murs, la Corée, le Viet-nam, l'Allemagne, la ville de Berlin ? Et le problème linguistique en Belgique, d'aucuns lui verraient très bien une solution définitive dans une dichotomie flamingo-walloon... »

Seulement, quand vous aurez dressé toutes ces nouvelles frontières, vous aurez compliqué encore un peu plus le vrai problème, qui est de les abattre toutes. Car le problème social restera entier, dont les frontières étatiques, les souverainetés gouvernementales et les nationalismes jaloux retardent et compromettent la solution définitive.

Le maintien de Franco au pouvoir marque depuis des années l'impartable échec de la politique occidentale et depuis quelque temps l'égarement cynique de la politique orientale. Dans l'histoire de notre temps, rien n'aura été plus clair que cette trahison, plus éclatant que cette injustice. Que cette clarté, du moins, nous aide à réveiller les dormeurs, à rémuer nos rares intellectuels libres et nos syndicalistes indépendants, pour manifester aux étudiants et ouvriers d'Espagne qu'ils ne sont pas seuls.

Albert CAMUS.

Lire dans le numéro d'octobre le compte rendu du film : « Vivre en Espagne », tourné par notre camarade Jean ROLLIN.

Sept cent de et un brave

On ressent toujours une gêne à faire de la publicité à un va-de-lagacule, mais lorsque celui-ci est payé par le pouvoir pour défendre à la radio l'ordre rétabli et le conformisme le plus abject (patriotisme, glorification de « l'impôt du sang », respect des anciens combattants, droit de propriété, profit, etc.), faire son possible pour le combattre malgré nos faibles moyens devient une entreprise de salubrité.

Nocher, vous l'avez reconnu, le petit doigt sur la courture de ses langues, les yeux fixés sur deux étoiles, reprend à son compte les thèses du Grand Chose. A savoir : les Chinois sont des salopards qui ne craignent pas de sacrifier des centaines de millions des leurs pour assoier leur domination sur l'humanité. Va-t-on se laisser mener à l'abattoir par sept cents millions de fous ?

Amalgame classique. On identifie d'abord les peuples aux dirigeants, ensuite on persuade (avec les moyens que vous savez) les peuples de s'entre-tuer. Que ferait-on sans ennemi héréditaire ? On pourrait penser d'ailleurs, par exemple que si Pékin abrite un bon nombre d'ennemis publics, il en existe aussi de beaucoup plus proches de nous, quel que soit le numéro de Marianne, du côté de l'Elysee, de Matignon et autres hauts lieux où souffle l'esprit de vindicte.

Et pour savoir à qui profite ce

III. - ORGANISATION SOCIALE

par Maurice FAYOLLE

DÉPUIS les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'organisation sociale a toujours reposé sur un élément de base, qui est le Principe d'Autorité. Cette Autorité est la légitimation dont se parent les gouvernements de toutes natures pour exercer le pouvoir, c'est-à-dire pour légiférer et imposer les lois qu'ils édictent. Cette organisation hiérarchisée s'illustre par le schéma classique de la pyramide, le sommet, détenteur de l'Autorité, imposant à la base ses décisions par l'intermédiaire de carreaux successifs d'agents d'exécution, dont le nombre s'accroît en même temps que décroît le pouvoir au fur et à mesure que ces cercles se rapprochent de la base.

D'où vient cette Autorité dont se réclament ceux qui gouvernent pour s'imposer à la masse des gouvernés ? De deux sources très différentes, encore que, souvent, elles se juxtaposent dans un même régime. La première source est le Divin. L'Autorité est supposée être « déléguée » à certains humains par quelques divinités extra-terrestres, inaccessibles et inconnues. Il en résulte que ceux qui exercent le pouvoir au nom de cette divinité n'ont de comptes à rendre qu'à Dieu, lui-même qui leur aurait soi-disant dévolue ladite Autorité. Ce soit — ou c'étaient — les régimes autocratiques de caractère religieux : théocraties et monarchies absolues. La seconde source est le Peuple. Celui-ci est supposé détenir l'Autorité, mais, ne pouvant l'exercer dans son ensemble, la délègue par voie d'élections à des représentants qui exercent alors le pouvoir au nom de ceux qui les ont élus, c'est-à-dire du « peuple souverain ». C'est — c'est-à-dire du « peuple souverain ». Ce sont les régimes démocratiques : monarchies constitutionnelles, républiques, dictatures (les dictateurs se réclament toujours du peuple et, de fait, ils sont souvent hissés au pouvoir par celui-ci).

Cette seconde source peut paraître plus naturelle — et par là-même — plus légitime que la première, qui constitue la plus flagrante escroquerie morale que l'Histoire

ait enregistrée. Qu'une divinité existe ou non est ici hors de question. Le seul fait positif est que jamais un dieu réel ou présumé n'a conféré explicitement d'autorité à des humains. Cela apparaît aujourd'hui si évident que l'Eglise elle-même renonce progressivement à avaliser ce mensonge. Et, à part quelques monarchies théocratiques d'Orient, dans tous les pays du monde moderne, les tenants du pouvoir reconnaissent ou proclament détenir l'Autorité d'une volonté populaire exprimée par voies d'élections et de plébiscites.

La démocratie semble donc la seule forme d'organisation sociale qui puisse légitimer l'autorité du pouvoir. Je dis : semble, car, en fait, entre la démocratie formelle — théorique — et la réalité des structures qui se réclament de cette forme de gouvernement, existe toujours un fossé, plus ou moins profond, où cette légitimité s'évanouit jusqu'à ne plus devenir qu'un fantôme — rejoignant ainsi le fantôme d'une divinité et le mensonge d'une « délégation » de pouvoir accordée par celle-ci.

Pourquoi ? D'abord, parce qu'il y a trop de « distance » entre l'électeur et l'élu, entre le prétendu dépositaire d'une soi-disant Autorité collective et son mandataire, si bien que celui-ci, échappant à un contrôle effectif et permanent, s'approprie des pouvoirs que le votant n'a jamais eu l'intention de lui donner. La démocratie idéale exigerait que l'Autorité déléguée aux élus par le peuple souverain soit constamment contrôlée par celui-ci — ce qui, en fait, ôterait toute autorité à l'élu ! Et, par conséquent, lui ôterait sa raison d'être et son utilité. La démocratie idéale est donc une utopie et la démocratie effective une escroquerie qui confère et ne peut que conférer à l'Autorité une fausse légitimité.

Mais il est un autre argument qui démontre, non seulement l'illégitimité de toute délégation d'autorité, mais encore son impossibilité même. En effet, tout être humain, c'est-à-dire tout citoyen dans une

société, n'a et ne peut avoir d'autorité naturelle que sur son propre individu ; il ne peut donc déléguer cette autorité à autrui pour l'exercer sur un autre que lui-même. Cet argument ôte toute valeur à une délégation d'autorité exprimée par une prétendue « volonté populaire ». Et comme le mythe de la « volonté divine » s'évanouit progressivement, on chercherait en vain une source valable de légitimité au Principe d'Autorité.

Cette démonstration justifie donc parfaitement le point fondamental de la philosophie anarchiste, à savoir la négation de l'Autorité « déléguée » à des mandataires comme principe d'organisation sociale et de gouvernement.

Pendant, l'organisation sociale est un fait — et une nécessité. Nulle communauté humaine ne peut y échapper, de la plus réduite à la plus vaste. A partir du moment où des êtres humains se rassemblent, quel que soit leur nombre, apparaît immédiatement la nécessité d'ordonner et de coordonner les activités et les fonctions de chacun au sein de cet ensemble. Ces règles, tacites et verbales dans les sociétés primitives, puis codifiées et écrites dans les sociétés plus évoluées, constituent les structures sociales d'une communauté. Plus l'ensemble est vaste et plus ces structures deviennent à la fois plus nécessaires et plus compliquées.

Il est bien évident qu'elles seront aussi indispensables dans une société libertaire que dans une société autoritaire. Le problème est seulement de les faire dépendre et exister, non du Principe d'Autorité, autorité qui, on vient de le voir, ne peut être déléguée, ni par un dieu (et pour cause !), ni par le peuple, mais usurpée au nom de l'un ou de l'autre. Et le seul moyen d'exclure l'Autorité des relations sociales est d'appliquer à celles-ci un principe contraire : celui de la Liberté, ou, plus exactement, du libre examen.

En d'autres termes, au principe d'Auto-

rité, qui confère au mandataire un pouvoir de décision, doit se substituer un principe de Liberté, qui ne peut conférer aux élus qu'un pouvoir d'exécution : les décisions sont prises à la base et exécutées par ceux qu'on nomme à cet effet. Dans ce cas, ce n'est pas l'autorité que possède chaque citoyen d'une communauté qui se trouve être collectivement déléguée à un ou plusieurs représentants — autorité qui ne peut être déléguée, puisque chaque être humain n'a d'autorité légitime que sur lui-même — mais le mandat précis d'exécuter les directives et d'appliquer les décisions prises en commun.

Il ne s'agit plus alors d'une organisation hiérarchisée — puisque toute délégation d'autorité se trouve exclue. La pyramide dont il a été question au début de cet article et qui illustre le principe hiérarchique, s'écroule et devient un cercle dont le point central n'est plus qu'un organisme de coordination et d'exécution.

L'idéal serait évidemment des communautés très petites et autonomes, qui permettraient à tous les citoyens de délibérer en commun et d'appliquer les décisions prises sans intermédiaires. La complexité et l'imbrication des sociétés industrialisées modernes commandent de rejeter cette solution simpliste dans les oubliettes du passé. Il faut donc nécessairement avoir recours à des mandataires élus chargés d'exécuter les décisions prises à la base. Mais ce mandat d'exécution exclut toute délégation d'autorité, autorité qui ne peut être déléguée, mais, je le répète, usurpée, soit au nom d'une illusoire « divinité », soit au nom d'une fausse « volonté populaire ».

Ainsi disparaîtra le Principe d'Autorité — et, avec lui, la cascade des fonctions hiérarchisées à tous les degrés de l'organisation sociale. Ainsi naîtra une société d'hommes libres, égaux et responsables.

Et ainsi disparaîtra l'Etat — ce monstre assoiffé d'Autorité.

millions salauds métallo

chauvinisme qu'on se donne bien du mal à nourrir, il suffit de suivre Nocher dans ses cheminements insidieux.

Au début de juillet, un métallo est mort : accident du travail dans une entreprise de sidérurgie. Avant d'aller se rouler dans du sable pour éteindre ses vêtements enflammés, il a d'abord songé à arrêter son pont-roulant et a ainsi évité une catastrophe. Après il était trop tard pour qu'il en réchappât. Nocher propose que cette action courageuse soit racontée aux enfants des écoles et qu'on donne aux restes du malheureux la Légion d'honneur à titre posthume.

Ainsi les patrons de Nocher sont satisfaits : il réhabilite les hochets, apporte son appui à l'abrutissement des gosses et omelet, le paroxysme, de tourner son indignation contre une entreprise où peuvent se produire de tels accidents.

Il y a eu crime perpétré contre un travailleur et Nocher ne l'a pas stigmatisé parce qu'il est au service du pouvoir. Ce pouvoir qui a besoin que les travailleurs soient des esclaves consciencieux et persuadés que tous leurs maux viennent de ces salauds de Chinois.

Nocher émerge au budget de la R.T.F. Les amateurs d'ouphémismes diront qu'il s'agit d'un salaire. Je ne craindrai pas de me répéter en affirmant que c'est seulement le prix d'un passe par jour.

Marc PREVOTEL.

POURQUOI REJOINDRE UN GROUPEMENT MINORITAIRE ?

« Les idées libertaires m'intéressent, mais j'hésite à rejoindre une organisation minoritaire qui n'offre guère de possibilités d'action en face des moyens dont disposent les organisations de masse. »

Sans tomber dans l'activisme groupusculaire, il est facile de relever les principaux « vices de fabrication » qui font un grossier mirage de l'efficacité des grandes machines politiques : L'insuffisance et l'opportunisme des objectifs, le dogmatisme ou l'inexistence des bases théoriques, la bureaucratiation des responsables, une inertie que seuls des événements extraordinaires viennent bouleverner, et alors elles se trouvent débordées par la lame de fond qui emporte leurs membres.

Surtout, elles ne donnent à la grande masse de leurs adhérents que l'illusion d'une action par procuration. Le « militant de base », au mieux, est confiné à des tâches d'exécution, toutes les décisions importantes lui échappent. Une organisation socialiste ou révolutionnaire n'est valable que dans la mesure où elle préfigure, dans son fonctionnement et par les relations qu'elle suscite entre ses membres, la société qu'elle se propose de réaliser.

En fait, la tare fondamentale des sociétés d'oppression et d'exploitation, la division en dirigeants et exécutants, se retrouve à la base des organisations « ouvrières » traditionnelles. Dès le départ, l'adhérent moyen est intellectuellement et pratiquement placé en situation d'irresponsabilité.

Un groupement libertaire, par contre, constitue pour ses membres un milieu stimulant qui les pousse à s'exprimer et à se former. Sans caté-

chisme ni guide infallible à suivre, chacun se retrouve responsable de son organisation, de l'action ou de l'inaction de celle-ci. Des discussions à égalité, une culture libre, parfois brouillonne mais toujours vivante et personnelle, créent le climat général. Les divergences d'opinion font ressortir bien explorés et l'attention prêtée à une pluralité d'expériences exclut les voies uniques. Si la sclérose se manifeste, elle est due à la fatigue ou à la suffisance de l'individu, non pas à la rigidité du cadre.

Le danger grave dans tout cela vient toujours de la fermeture des groupes sur eux-mêmes. Mais alors l'éclatement et la dispersion ne tardent pas à se justifier. Un mouvement libertaire ne se justifie que tourné vers l'extérieur, il n'est jamais à lui-même son propre but : il forme des amateurs qui développent en commun des méthodes de travail, d'éducation et de combat qu'ils expérimentent et appliquent dans la vie de tous les jours. Certes, chaque organisation se crée ses tâches internes, mais l'activité anarchiste se définit d'abord comme « fermentation » : partout où leur

activité quotidienne leur permet d'intervenir, organisations syndicales, mouvements de jeunesse, groupes d'éducation populaire, lieu de travail, les libertaires ont à intervenir pour accroître le potentiel de conscience et d'initiative. L'expérience de chacun enrichit en retour le mouvement, et la confrontation des différentes expériences dans l'organisation « spécifique » empêche le militant de se laisser happer et enguler par les groupes « extérieurs » auxquels il participe.

Et c'est justement parce qu'elle est minoritaire, parce qu'elle ne peut se suffire à elle-même, qu'une organisation libertaire, sans cesse tendue vers un monde mouvant, propose à l'individu une infinité d'impulsions à l'action et de méthodes originales qui exigent son initiative et sa responsabilité.

René FORAIN.

* Nous répondons ici aux questions de nos lecteurs.

Le directeur de la publication, Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant 19, rue du Croissant - Paris (2^e)

LE PROBLÈME BELGE

par Maurice LAISANT

LA question belge est assez mal connue et comprise, hors de ses frontières. A l'esprit de beaucoup, la querelle Flandre-Wallonie apparaît comme une séquelle raciale, une rivalité traditionnelle comparable aux vendettas corses.

Un examen sérieux du problème amène à considérer toutes les nuances et tous les aspects qu'il comporte.

Comme beaucoup d'autres Etats, la Belgique a été créée artificiellement du démembrement de plusieurs pays, selon des fantaisies diplomatiques, peu soucieuses des questions ethniques et culturelles.

C'est ainsi qu'elle est composée :

- de la Flandre : 5 000 000 d'habitants ;
- de la Wallonie : 3 500 000 habitants ;
- du Brabant (Bruxelles) : 1 000 000 d'habitants.

De prime abord, on peut constater dans le domaine démographique que, sur le territoire Nord d'une superficie à peu près égale à celui du Sud, la population flamande est de près de une fois et demie supérieure à celle des Wallons.

Cette supériorité numérique est une première cause de conflit entre eux-ci, qui se trouvent infériorisés par rapport à celle-là.

Mais il importe d'examiner les raisons de ce déséquilibre démographique.

Il s'explique par l'influence religieuse qui règne dans les Flandres et par les préjugés et le manque d'hygiène sexuelle qui en sont la suite dans tous les pays du monde.

Faut-il rappeler la lutte qui n'a cessé dans ce pays, depuis un siècle, entre les cléricaux et les libéraux, qui se trouvent séparés entre les provinces du Nord et celle du Sud.

Le Mouvement Wallon

A cela s'ajoute le problème linguistique, cheval de bataille du M.P.W. (Mouvement Populaire Wallon), qui apparaît de loin comme bien puéril,

et dont il faut aussi comprendre les raisons et combien il se rattache à l'ensemble du conflit.

L'usage exclusif du flamand sur la moitié du territoire coupe la population qui l'occupe — et c'est la plus importante comme nous l'avons vu plus haut — de la culture française, des ouvrages traitant des problèmes sociaux et de l'information des luttes ouvrières.

Ainsi la Flandre se trouve être un flot isolé, livré à l'Eglise et à la réaction.

Pour toutes ces raisons, il y a décalage d'évolution sociale entre les deux provinces où l'agitation, les mouvements et les grèves partent toujours du Sud pour mourir au Nord.

Pour éviter de pareils risques et pour obtenir une main-d'œuvre à meilleur compte (selon la loi de l'offre et de la demande, ce sont les régions surpeuplées qui acceptent les salaires les plus bas), les grandes usines émigrent de Wallonie en Flandre, ce qui n'est pas fait pour apaiser l'opposition et calmer la révolte.

Dans le domaine politique, deux partis se partagent les mandats : le parti chrétien et le parti socialiste belge (les communistes et autres mouvements ne constituant qu'une proportion infime).

Rappelons qu'en Belgique, oubliant qu'un droit qui devient une obligation cesse d'être un droit, le vote est obligatoire.

Encore une fois, le parti chrétien trouve son support dans le Nord, tandis que le Sud est le bastion du parti socialiste.

Cependant, les compromissions auxquelles se livre ce dernier font grandir le mécontentement, parmi ceux qui lui avaient fait confiance.

Cette trahison des clercs, qui n'étonnera pas nos lecteurs, s'est manifestée une fois de plus au début de cette année à l'occasion de la loi sur le maintien de l'ordre dont le but est de minimiser le droit de grève.

Les élus socialistes, s'alignant sur les chrétiens, ont voté pour, les plus audacieux parmi eux (ceux de Liège) se retranchant dans l'abstention.

Les solutions

Avant de les envisager, il importe de bien spécifier ce que nous ne faisons qu'énumérer celles qui sont proposées par le mouvement Wallon et non celles que les anarchistes proposent.

Du reste, avons-nous à répliquer un édifice capitaliste et étatique que nous visons à faire disparaître ? Le système conduit à des impasses particulières qui ne trouveront de solutions que dans une solution générale, c'est-à-dire dans un changement total des structures de la Société, aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine économique, aussi bien dans le domaine politique, par l'abolition des hiérarchies et la prise de responsabilité de chaque homme à la gestion de l'humanité tout entière.

Mais revenons aux solutions proposées.

Si la République était belle sous l'Empire, la France est belle vue de Liège, et l'une des éventualités propagées par le M.P.W. est le rattachement de la Wallonie à la France, les provinces flamandes pouvant s'intégrer à la Hollande.

Cette proposition a le défaut de ne pas tenir compte de Bruxelles (com-

posée de Flamands et de Wallons) et qui constitue une espèce de transition.

La seconde solution offerte semble plus sérieuse, elle envisage l'autonomie des trois provinces : Flandre, Wallonie et Brabant (Bruxelles) avec administration et législation propres dans un Etat confédéral à l'exemple de la Suisse, en spécifiant bien que cette proposition n'est dirigée contre personne, mais au contraire vise aux intérêts de tous, quelle que soit leur province.

Telle est en gros la situation.

Le M.P.W. (Mouvement Populaire Wallon) de qui émane ces suggestions, compte dans ses rangs des éléments syndicalistes et même anarchistes.

Ces actions sociales vous le rendent sympathique à plus d'un titre, mais c'est en raison de ces sympathies que nous nous devons et que nous leur devons, de leur signaler les écueils et les impasses qui jalonnent leur route.

Certains devant la trahison du parti socialiste belge, envisagent de présenter le M.P.W. aux prochaines élections, ce qui serait le suicider en l'invitant à participer à ce qu'il veut combattre.

Même pour ceux qui ont la candeur de croire encore au parlementarisme et à qui l'histoire n'a rien appris, un pareil parti n'apparaîtrait que comme un mouvement régionaliste, extérieur aux questions sociales.

Ajoutons que la francophilie l'égaré en bien des points, lorsqu'il commémore le souvenir de Napoléon à Waterloo, ou lorsqu'il approuve la politique gaulliste face à l'Angleterre.

La France, hélas ! ce n'est pas que Proudhon, la Commune, Varlin ou Louise Michel !

Ce rapide tour d'horizon, qui n'a pas la prétention d'épuiser la question belge, aura permis à nos lecteurs, je l'espère, d'en avoir une vue plus précise.

REMOUS SUR LE FRONT DE CLASSE

Au lendemain de la grève des mineurs, nous écrivions dans notre journal : « De Gaulle a été obligé de céder. Les hommes du gouvernement ont pris le masque des bons apôtres. Ne nous y laissons pas prendre. Entre le pouvoir et les syndicats, une lutte est engagée qui ne se terminera que par le retrait du Président ou l'alignement des organisations ouvrières ». Et nous mettions le monde du travail en garde contre une éventuelle tournure des « cantines » qui à l'instar de la tournée des popotes n'aurait pour but que de gagner du temps et préparer la prochaine attaque contre les libertés ouvrières. Politique de Machiavel, politique de duplicité, de reniements de la parole donnée, politique qui marquera le règne de Charles le Fourbe.

Constater que nous avions hélas ! raison est sans importance. Démontez le mécanisme des opérations gaullistes est infiniment plus sérieux, car cela nous permet de faire face à un danger permanent qui ne disparaîtra qu'avec celui qui l'incarne, pour réparaître d'ailleurs à nouveau avec un de ces produits humains que le régime capitaliste secrète périodiquement, afin d'assurer sa survie.

Profitant d'une grève catégorielle, infiniment suspecte, le gouvernement a frappé. A l'affût depuis l'échec que les mineurs ignorant la réquisition lui avait infligé, il a profité de ce que nous nommerons le premier faux pas de l'organisation syndicale pour porter un premier coup aux libertés ouvrières et assez curieusement avec l'aide de ce Parlement, croupion universellement déconsidéré et qui ne semble plus maintenu en place que pour assumer les vilénies un peu trop impopulaires du régime gaulliste.

Un jeu de circonstances, en dehors même de la grève que nous qualifions plus haut, a rendu possible cette attaque de front qui n'est pas dans les

méthodes du gouvernement Pompidou. La période des vacances, le mécontentement des usagers des transports, la division et la surenchère qui opposent les organisations syndicales.

Certes, nous ne nierions pas à la catastrophe, parce que le gouvernement a réussi à imposer un préavis de cinq jours à tous mouvements de grève déclenchés par les services publics, comme le font excellentement remarquer nos camarades du Syndicat autonome des P. et T., de toute façon la grève est en elle-même une rupture des contrats qui auraient pu être passés entre les travailleurs et les patrons et à plus forte raison lorsque ces contrats sont passés entre le gouvernement et les députés avec la bénédiction du patronat et en dehors du monde ouvrier. Il en sera de ce préavis de cinq jours, de ce qu'il en a été de la réquisition des mineurs. Mieux, on peut penser qu'un mouvement déclenché en rupture de la loi aurait une consistance plus réelle que ces mouvements tolérés et considérés par le pouvoir comme un mal inévitable auquel il convient tout simplement de s'adapter.

Mais malgré tout, on est bien obligé de constater que la loi a été ressentie par les ouvriers comme une défaite et par le régime comme une victoire, ce qui est pour le moins curieux de la part d'un gouvernement qui ne cesse de protester qu'il ne veut que du bien aux organisations ouvrières, qu'il prétend associer à sa politique ou plutôt intégrer à sa politique pour que, comme le Parlement, elles prennent leur part des impopularités que déclencheront inévitablement la politique de grandeur. Oui, cette loi a modifié sensiblement les éléments du problème économique qui se pose à la rentrée et qui aura son point culminant en automne.

Et cette rentrée s'avère dès à présent difficile pour la politique écono-

mique du Gouvernement. D'une part, la production a largement dépassé les évaluations du plan (9 % au lieu de 4 %), ce qui fait que l'augmentation des salaires étant limitée par ce même plan, les bénéfices représentés par les 4 ou 5 % de dépassement seront redistribués dans les caisses de l'Etat ou dans celles des banques d'affaires qui contrôlent les trois quarts des entreprises privées.

Je dis difficile, malgré cette rentrée supplémentaire d'argent, tout simplement parce que la vie a monté en flèche (25 % depuis quatre ans) et que les travailleurs ayant en main ces deux éléments, la montée des prix qui rognent leur budget et l'augmentation de la production qui enrichit le patronat et l'Etat vont se retourner vers ces derniers pour exiger leur part.

Bataille d'automne maintenant traditionnelle ? Certes, mais le Gouvernement compte sur « sa loi » pour avoir le temps de « causer » avec le Mouvement syndical qui a remplacé le Parlement et les Partis comme interlocuteur valable. Or, ce Mouvement syndical qui n'a pas pu ou pas su réunir à temps une masse suffisante de salariés pour faire échec au mauvais coup risque de se trouver en état d'infériorité et nous devons une fois de plus constater qu'en dehors de tout bon sens nous allons une fois de plus livrer le combat le dos au mur et sur le terrain choisi par un adversaire qui a profité des vacances pour aménager ses bases de départ.

Nous ne sommes pas seuls à constater cette volonté du Gaullisme à briser le Mouvement syndical. Et les congrès de la C.G.T. et de la C.F.T.C. se sont faits les échos des inquiétudes des masses ouvrières. Mais nous devons le constater, la structure de ces organisations syndicales emprêtées de leurs politiques, de leurs problèmes confessionnels, de leur rivalité d'homme ou

de clans, les rendent peu aptes aux solutions énergiques que la situation impose et ce ne sont pas des timides tentatives d'Unité d'action comme celles proposées pour une commémoration aussi contestable que « la Libération de Paris » (sic) qui fera avancer l'unité ouvrière qui s'impose pour faire face au danger qui menace la classe ouvrière.

La troisième des grandes centrales syndicales, qui va, elle, tenir ses assises en automne, peut-elle être l'élément qui impulsera les luttes qui ne manqueront pas de se déclencher ? Je ne le pense pas et c'est regrettable, car la position de F.O. qui, géographiquement, est à une distance égale des deux autres, la présence dans son sein d'éléments syndicalistes imperméables à la politique comme aux confessions spirituelles la désignent pour jouer ce rôle. Mais ne nous y trompons pas : Plus peut-être que la timidité naturelle et l'anticommunisme maladif de ses militants, l'absence ou plutôt l'échec des tentatives des regroupements des éléments minoritaires qui au dernier congrès avait essayé de remettre la machine en route risqué de paralyser le Syndicalisme d'action directe.

La tâche qui se prépare est donc lourde. C'est une tâche de longue haleine. Il faudra faire face avec les moyens du bord et la Commission Syndicale de la F.A., qui se réunira incessamment, devra revoir le problème syndical en dehors des groupes politiques, quelle que soit leur importance, quelle que soit leur phraséologie, car une expérience récente vient de nous convaincre que seuls les militants neufs du mouvement ouvrier sauront dépasser les querelles des clans qui s'affrontent sur des problèmes que le Syndicalisme doit écarter s'il veut se survivre.

MONTLUC.

QUE FAIRE DE LA TÉLÉVISION?

La télévision est-elle un art nouveau ? Depuis son apparition en France, un grand nombre d'émissions, en direct ou filmées, un centre de recherche et beaucoup de succès. Cela nous permet de faire le point sur ce nouveau spectacle.

S'agit-il d'un dérivatif du cinéma ou, au contraire, d'une nouvelle voie offerte à la création artistique ? Lorsque l'on examine la télévision dans son contexte strictement matériel, une chose apparaît comme certaine : son rapide succès lui permet de suivre la voie qui lui est propre. Aucune dépendance ne lui est plus nécessaire. Le spectateur du petit écran étant depuis longtemps mis en condition de telle façon qu'il est maintenant prêt à avaler ce qu'on lui sert sans trop réfléchir. Et, surtout, s'il juge un spectacle qui lui est présenté, c'est la qualité de ce spectacle qu'il met en cause et non pas le spectacle lui-même.

La télévision a-t-elle apporté quelque chose de nouveau ? Le théâtre, c'est la présence. Les acteurs évoluent devant nous, et l'art du metteur en scène est ici plus difficile que nulle part ailleurs. Il dispose d'un certain nombre d'éléments scéniques, tels que chaises, tables, rideaux, costumes, toujours les mêmes, et avec ce matériel restreint, il doit véritablement créer pour les yeux et pour l'oreille un texte situé dans le temps. Il lui faut inventer sur une scène étroite une maison, un jardin, un pays. Il lui faut, par le biais des seuls acteurs, montrer en valorisant le texte, un état d'âme, le cheminement de la pensée d'un homme, son action.

Eugène O'Neill, dans sa pièce « L'Etrange Interlude », inaugurerait le dialogue double. Plusieurs personnages assis autour d'une table pendant une représentation de plusieurs heures, parlant tantôt avec eux-mêmes, tantôt entre eux.

Dans une autre pièce, le même auteur fait intervenir une punaise. Sans autres

indications scéniques que le dialogue entre l'homme et l'insecte...

Au cinéma, tout est donné. Le lieu ; il suffit de s'y rendre. Les sauts dans le temps, un trucage fort simple les indique. Avec l'image filmée, le facteur temps est mort. Dans son film « Intolérance », Griffith faisait se dérouler un certain nombre d'actions s'entrecoupant les unes les autres, situées à des époques différentes : la chute de Babylone, la passion du Christ, la Saint-Barthélemy, la pendaison d'un condamné à mort.

Une distanciation nouvelle fait son apparition : la caméra. C'est, en fait, le spectateur lui-même, puisque tout ce qui sera vu par l'objectif sera vu de la même façon par le spectateur. Cette caméra, chose nouvelle, peut se mouvoir. Les protagonistes ne sont plus les seuls à se déplacer. On en vient à l'essentiel : plus besoin de tirades versifiées pour exprimer le désespoir et un seul gros plan suffit.

On en vient à l'esthétisme : une scène peut être plus belle filmée entre les pieds d'une chaise, ou du haut d'un arbre...

Si le théâtre apporte la présence concrète, palpable, le cinéma la technique, la télévision, elle, ne supporte aucun de ces éléments.

Nous voyons des personnages déformés sur un écran convexe (on sait qu'à l'origine, le cinémascope devait être projeté sur un écran concave, donnant ainsi un maximum de relief et de netteté. La négligence des exploitants a supprimé ce trop coûteux écran) et l'on ne peut parler de présence. Quant à la technique... Un plan trop général devient vite, après être passé « par le tube », flou ou à peine visible. Il faut donc se cantonner aux seuls gros plans ou plans américains. La technique de la caméra est donc réduite à sa plus simple expression.

Pourtant, le public est le même : si un

film, en quelques semaines d'exploitation, totalise quelques centaines de milliers d'entrées, en un seul passage, une émission de TV est vue par autant, sinon plus, de spectateurs.

Cependant, tout n'est pas inférieur aux autres spectacles, dans votre poste de TV : il possède un élément important que lui seul peut exploiter ; en effet, un reportage en direct a le privilège de nous montrer une action à l'instant précis où celle-ci se produit. Aucune censure ne peut intervenir, aucun montage, aucun trucage, si un opérateur de direct braque subitement sa caméra sur un événement en train de se passer. Mais, naturellement, la TV, au service du pouvoir, se garde bien de rechercher l'actualité directe. Le journal télévisé est un montage de films, et bien rarement la sensation de voir une action au moment où elle se perpétue nous est donnée.

En bien, ce n'est ni du théâtre ni du cinéma que s'inspire la nouvelle technique de l'image. C'est de la radio ! En effet, on nous abreuve de jeux et de concours, plus stupides les uns que les autres. De conversations avec les vedettes de l'actualité politique ou artistique, selon la formule de l'interview radiophonique, sans que l'image apporte autre chose que la tête de tel ou tel personnage, tête que l'on pouvait très bien voir dans son journal... Avant tout, la télévision reste un spectacle « familial », c'est-à-dire ultra-conventionnel, banal, ennuyeux, en un mot commercial.

Il faudrait, bien sûr, parler de la psychose collective qu'elle apporte ; abrutissement des masses, crétinisation des enfants. Des familles entières ne sortent plus de chez elles, mangent les yeux baqués sur leur poste, ne fréquentent plus leurs amis, ne pensent plus. Un seul espoir : le feuilleton. Mais, là aussi, on est loin des films à épisodes du cinéma muet. Où est Fan-

tomas, le vrai, celui de Louis Feuillade, où sont les Vampires ? Le feuilleton reste, lui aussi, dans la vie quotidienne, du Français moyen. Et le pire, c'est qu'il aime ça !

Jean ROLLIN

Radio

La « politique de grandeur » n'a pas fini de nous surprendre. Les programmes d'été de la R.T.F. sont aussi pauvres que ceux de ces dernières années, on nous repasse en seconde audition beaucoup d'émissions plus ou moins valables. Bref, on fait des économies. Il y a mieux, on parle sérieusement de supprimer l'émetteur FRANCE II. Prétexant invoqué : la concurrence des postes périphériques qu'il faut combattre. On voit mal en quoi la suppression d'une chaîne pourrait gêner les ondes commercialisées. Il y a eu, il y a encore sur FRANCE II, bien des productions intéressantes ; comment leur disparition permettrait-elle d'atteindre un public plus large ?

Pour améliorer la R.T.F., il y a sans doute dans bien des domaines beaucoup à faire, mais pour ramener l'auditoire perdu vers ses ondes, que les censeurs de l'avenue Friedland y pensent, une seule réforme suffirait : une information objective. Nombre d'auditeurs se sont cabrés contre la propagande gaulliste et cherchent ailleurs ce qu'ils croient être la vérité, ce ne sont bien sûr ni Luxembourg, ni Europe, qui peuvent les satisfaire pleinement ; cependant, le dosage y est nuancé, le mensonge moins flagrant.

J.-F. STAS

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



VOUS DITES GRANDIR

d'Albert THIERRY
(l'amitié par le Livre)

Voici un recueil qui nous offre un choix judicieux de l'œuvre d'Albert Thierry, tué au début de la première guerre mondiale. L'auteur, instituteur de province, ancien collaborateur de Peguy, est un syndicaliste qui devait écrire de nombreux articles dans la « Vie Ouvrière » de Pierre Monatte.

Ses préoccupations sont d'abord d'ordre moral. C'est l'homme qui l'intéresse. On le sent emporté par le grand courant éducatif du début du siècle qui n'a peut être pas donné tous les fruits qu'en escomptaient ses promoteurs. Très justement, le préfacier rappelle à son sujet les noms de Simone Weil et d'Albert Camus.

Le recueil est composé d'une suite de poèmes, de récits et de contes dont certains paraissent dans les « Temps Nouveaux » de Jean Grave. Rien n'est

plus émouvant que les pièces tirées de « L'Homme en proie aux enfants », où il décrit les contacts difficiles entre les enfants et l'instituteur.

Ce livre, à lire à petites doses, et à méditer, a encore l'avantage de nous faire mesurer l'évolution profonde qui s'est produite dans l'art d'agencer et d'écrire une histoire.

LA GAMA

de Jean DOUSSOT
(Julliard, éditeur)

Ce livre, paru en 1958, m'avait échapé ; un camarade, justement, m'a fait le reproche de ne pas avoir signalé à nos lecteurs un ouvrage qui par son écriture, a l'ambition de s'inscrire à la suite du torrent verbal que charrie la pensée de Céline.

En réalité, ni par le fonds ni par la forme féline, le volume de Jean Doussot ne ressemble à ce qui a été écrit avant lui, sinon peut-être au misérabilisme américain dont « Le Petit Arpent du Bon Dieu », de Caldwell est l'exemple le plus achevé.

L'histoire d'abord : l'auteur raconte sa vie ; la vie d'un enfant élevé par une mère qui sert de logement à ces débris d'humanité. Thème de révolte ? Non, ce volume est plutôt une constatation et on a peine à imaginer que l'auteur n'ait pas forcé une réalité qui rejoint la caricature. L'écriture est classique ; on sent que parfois Jean Doussot songe à Céline, à Miller, mais il n'a ni le prodigieux débit du premier, ni l'agilité qui permet au second de ne pas s'égayer tout le long de sa phrase sinueuse.

Ce qui manque le plus, c'est peut-être l'élegance de Genêt aux prises avec le paroxysme sexuel.

Les phrases sont courtes et c'est une compensation à une histoire trop longue. L'éditeur nous prévient qu'il dut supprimer cent cinquante pages à ce boudin qui, tel qu'il est en compte deux cents de long. Les personnages sont bien dessinés et l'auteur a fait de l'oncle le symbole de tous les refus qui tenaient le monde qui fait penser à un dessin de Jacques Callot.

En réalité, cet ouvrage vaut surtout par l'esprit qu'il nous donne, de voir l'auteur construire une œuvre originale et prendre une place dans un genre, le misérabilisme, qui en France est surtout réservé à une certaine poésie.

Collections populaires

(Livres de poche, Idées, Marabout, etc.)

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ, de Simone de Beauvoir (Idées). Ce livre, qui tente de doter l'existentialisme d'une morale est le pendant à celui de Sartre. « L'existentialisme est-il un humanisme » et il ne réussit pas mieux que lui à tracer une ligne de démarcation réelle qui existe entre le marxisme et son satellite. Intéressant toutefois, car il est l'exemple de l'état d'esprit qui régnait après la guerre chez les intellectuels de « gauche » éblouis par la Russie soviétique.

LE PROCÈS DE KAFKA (L.P.). Cet ouvrage, malheureusement inachevé, est le plus remarquable réquisitoire écrit contre la suggestion de l'homme à certains principes qui sont les piliers qui soutiennent les sociétés modernes. C'est un livre que tous les anarchistes doivent avoir lu.

LE GRAND MEAULINES, d'Alain Fournier (L.P.). La parution dans une collection populaire, de ce roman, qui marqua sa génération et annonça la grande relève que devait assumer le surréalisme, rejoindra tous ceux qui aiment la littérature.

MADAMEISSELLE FIFI, de Guy de Maupassant (L.P.). Voici une suite de nouvelles qui place Maupassant à sa vraie place ; une des toutes premières de la littérature de langue française.

Les ouvrages mentionnés ci-dessus sont en vente à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, à Paris (11).

A TRAVERS

LES REVUES

René FUGLER

● Développement communautaire

Un autre débouché sur les problèmes des pays sous-développés nous est fourni par la « International review of community development » (n° 10). Des études en français (d'autres sont publiées en anglais et italien) de René Dumont (« Le projet de développement communautaire en Inde »), G.-J. Breton (« Expériences de développement communautaire en Haïti ») et de Henri

Desroche (« Animation coopérative et plan de développement rural ») nous présentent l'état actuel de méthodes qui furent dans le passé soutenues par le mouvement libertaire. Le dernier article évoque longuement, et tous les autres y touchent au passage, les difficultés que pose la reprise par l'Etat de méthodes fondées sur le volontariat et la responsabilité collective. En précisant que la revue s'adresse plus spécialement à des groupes de travail, le rappelle ce champ d'études à ceux de nos amis qui donnent à la « construction socialiste » la priorité sur le combat politique et syndical. (Piazza Cavallieri di Malta-2, Roma - Italie.)

● La Nef

Passons à un type d'activité tout opposé qui, quelques soient nos goûts et nos réflexes en la matière, doit retenir notre attention. Le numéro 14 de La Nef étudie le fonctionnement de la police en France, et ses rapports avec la société.

La première partie, documentaire, va

de la police urbaine à la police des mœurs, en faisant sa large part à la police criminelle. Retenons surtout les pages consacrées aux différents services de renseignements, des renseignements « généraux » aux renseignements dits de défense. Rédigés par des fonctionnaires qui se font une haute idée de leur profession, ces articles n'en paraissent pas moins les études qui, dans la deuxième partie, montrent l'extension dangereuse et constante d'un régime policier. Jean Ditreau (Les écoutes téléphoniques), Jean Laborde (Les indicateurs), Jean-Denis Bredin (La garde à vue), Maurice Pierre (Le pouvoir et sa police) et François Mitterand (le juge et le policier) révèlent comment, peu à peu, le pays est quadrillé par une police dont les méthodes d'investigation et de répression se « perfectionnent » sans cesse. Face au pouvoir dont cette police constitue la racine proliférante, l'individu a de moins en moins de moyens de défense. Nous le savions de longue date ; mais cette mise en garde actuelle et circonstanciée nous le rappelle utilement (Julliard - 6 F).

● Noir et Rouge

« Noir et Rouge », qui a fait un nouvel effort de présentation, reste fidèle à deux de ses principes les plus intéressants : mettre largement à contribution la documentation et les relations internationales, poser des problèmes essentiels que le mouvement anarchiste français a été amené à négliger.

Pour le premier point : la lutte d'un groupe de comédiens new-yorkais contre la discrimination raciale, un article d'Israël Renou sur « Les anarchistes et la révolution mexicaine » et un texte de la Fédération anarchiste japonaise.

Pour le deuxième point (qui recoupe ici partiellement le premier) une étude de Pierre Vidal sur « Révolution et droit », suivi de la traduction d'un chapitre de « L'anarchisme » de A. Borovoi (1918) consacré au même sujet. Il s'agit là plus de notes de travail que d'études proprement dites, mais leur utilité est considérable, et j'espère que le débat ouvert ne se refermera pas de sitôt (1,50 F, Lagant, B.P. 113, Paris-18°.)



Un HOMME SEUL : Louis LECOIN

par MAURICE JOYEUX

A la une des quotidiens du soir, une manchette barre la page : « Incidents à l'Assemblée Nationale ». Un peu plus bas, un cliché sur deux colonnes, Louis Lecoin quitte l'Assemblée d'où on vient de l'expulser. La voûte sombre, noire, semble écraser la mince silhouette. Le militant est seul. Je jette un coup d'œil sur les sous-titres à sensation et j'imagine l'autre, le mal élu de La Réunion, le rénéga qui, depuis dix ans, trahit tous les propos qu'il a tenus la veille, le personnage méprisable prêt à tout pour porter à nouveau la livrée, à s'asseoir sur le tabouret auprès du maître, à se précipiter pour être le premier à lui passer son torchon-cul. J'imagine Michel Debré, le « triste vainqueur » pérorant devant six cents abrutis dont le problème spirituel de « l'Objection de conscience » est le moindre des soucis et qui ont profité de ce débat pour régler des vieux comptes, préparer des lendemains électoraux qui chantent, assure une succession ministérielle...

Je pense que lorsque Lecoin s'est vu seul à la porte de cette guicheterie du pénitencier parlementaire, un flot de souvenirs ont dû assaillir sa mémoire. En tout cas, à moi, ces souvenirs sont revenus, pressés, et j'ai vu en un éclair, d'autres manchettes à sensations, une autre photo, une autre cause sacrée à défendre; d'autres hommes, non moins tarés que ceux que nous connaissons et un homme, toujours le même. Un homme qui a sur M. Debré le handicap de la fidélité à ses principes. Un homme, Louis Lecoin, aussi mince, aussi simple, aussi seul. Un homme qui finalement triompha comme il triompha demain de cette abominable canaille de Debré.

L'affaire Sacco-Vanzetti! L'affaire Ascaso-Durutti-Jover! L'objection de conscience et son statut! Demain, peut-être à nouveau l'Espagne sanglante. Depuis la fin de la première

guerre mondiale des régimes, des gouvernements, le haut personnel politique, tout cela est disparu, roulé par le torrent qui emporte les hommes vers un avenir imprévisible. Mais l'iniquité est restée, Lecoin aussi! Ils sont collés l'un à l'autre, inséparables et la foule ahurie qui, parfois, lorsque cela ne la dérange pas de trop, prend parti, la foule donc, suit cette empougnade avec le secret espoir de voir le mince David terrasser le géant crapuleux.

Pour le statut il n'y a pas à dire, l'affaire a été rude. On peut penser ce que l'on veut de l'objection de conscience et en tout cas, ce n'est pas à un partisan de la violence révolutionnaire de le présenter à nos lecteurs. Tout au plus, dirai-je que moi qui n'ai pas fait la guerre, je ne me serais certainement pas prévalu d'un statut et je l'aurais probablement, je ne dis pas refuser, mais ignorer. Mais le problème n'est pas là!

Le Statut répond à des préoccupations qui honorent l'homme. La conscience de ceux qui ne veulent pas supprimer la vie qui est une réalité est aussi respectable que celle de ceux qui font tuer des hommes pour la Patrie, entité géographique ridicule et qui relève de la barbarie.

Louis Lecoin a pris cette cause en main; Louis Lecoin est un anarchiste, mieux, un communiste libertaire, et il ne s'en défend pas, mais la lutte qu'il a menée n'a pas seulement été une lutte pour une foi qu'il ne renie pas, mais également pour tous ceux qui, à un titre quelconque, refusent de faire la guerre. Et Louis Lecoin a bien vu ce qui, dans ce combat d'ordre spirituel, servait indirectement le mouvement ouvrier révolutionnaire. Le « Statut de l'objection de conscience » c'est pour beaucoup d'ouvriers révolutionnaires, une solution à un de leurs problèmes. Je dis pour beaucoup, mais pas pour tous, et je pense aux militants libertaires surtout.

Mais il est incontestable que le statut va offrir un débouché à tous ceux qui répugnaient à l'insoumission qui reste pour moi la solution noble du refus, je ne dis pas devant le service militaire le jeu n'en vaut pas la chandelle et le statut est là, tout indiqué, mais devant la guerre. Et je

pense à tous ceux des nôtres qui, partis à contre-cœur, ont trainé des années dans les bagnes militaires, aux mutilés volontaires, à ceux qui, à l'étranger, n'ayant pas le soutien prodigieux qu'offre la foi en la révolution sociale, ont végété toute leur vie, loin des êtres chers, loin du milieu d'élection et qui terminent leur existence, désaxés, aigris, avec la conviction d'avoir gâché leur vie. Pour ceux-là, le Statut sera la solution d'attente et vu sous cet angle, il sert indirectement le mouvement ouvrier et en particulier le mouvement syndical décapité par l'exode d'une jeunesse perdue pour les luttes ouvrières.

Mais la lutte pour le statut qu'a menée Lecoin a servi sur un autre plan le mouvement ouvrier, car il a fait la preuve de l'incroyable veulerie des uns et de la canaillerie des autres, de ceux qui servent le régime politique que nous subissons.

Les lecteurs de notre journal savent que depuis des années, des promesses avaient été faites, d'abord indirectement et puis de façon plus précise par des personnages consulaires. Or, pour que ces promesses reçoivent un commencement de réalisation, il a fallu qu'un homme de soixante-quinze ans, fatigué par quarante ans de lutte, par dix ans de bague militaire, se décide à ne plus manger, à se laisser mourir. Il a fallu la grève de la faim de Lecoin pour que la machine gouvernementale se mette en mouvement, à contre-cœur et attentifs à tous les incidents du parcours qui pourraient freiner ce Statut.

Enfin, cahin-caha, le projet de M. Pompidou est arrivé devant le Parlement un homme déconsidéré, attendit l'instant de se remettre en selle. L'objection de conscience, une cause noble; il ne fallait pas d'autre motif au Debré pour lui permettre de faire savoir à la cantonnade que le requin du « Courrier du Parlement » était encore là, le drôle, dans son numéro, m'a fait penser au Laval de la bonne époque. Même cynisme, même absence de scrupules, même talent pour salir tout ce qui est noble, mais si le Debré fut pour nous la révélation qu'il existait encore une race de ces parlementaires qu'on croyait disparue et qui ont patagé dans toute la boue de la Troisième République,

ce qui fut le plus étonnant, ce fut la conduite de Pompidou et de son ministre de la Guerre. Devant le gaillard qui entendait reprendre la direction de l'U.N.R., avant de revenir à Matignon, les deux hommes filaient doux avec une veulerie dont un chef de gouvernement et un ministre ont rarement donné l'exemple. Et tel la marguerite, du statut effeuillé par cette crapule, il ne resta bientôt plus que la tige, car l'empêcheur de tourner en rond, notre ami Lecoin, expulsé, ces grands patriotes s'en donnaient à cœur joie. Le Sénat lui repoussa purement et simplement le projet.

C'est alors que Pompidou décida de le retirer de la Chambre où, normalement, il devait venir en deuxième lecture. La coupe était pleine. Dans une lettre, pleine de noblesse, Louis Lecoin avertit « qui vous savez » de sa volonté de reprendre la grève de la faim si le statut n'était pas voté à la rentrée. Les choses se sont, paraît-il, arrangées. Les petites combines parlementaires gênent les grandes élaborées à l'échelon supérieur. Le statut des objecteurs de conscience sera voté.

Affaire édifiante! Et les travailleurs qui l'ont suivie peuvent voir la confiance que l'on peut accorder à ce personnel parlementaire. Mais il reste que la volonté d'un homme seul a fait reculer le Pouvoir lorsque je dis un homme seul, entendons-nous. Il est bien certain que Lecoin est entouré d'une équipe dévouée, que sa conduite lui a permis de trouver des concours dans des milieux les plus divers. Mais cette campagne n'a pu être menée que parce qu'au centre, détaché de l'entourage, un homme seul détenait dans ses mains fines et nerveuses, tous les rouages — un homme habité par une volonté farouche de triompher.

Je vais vous faire une confidence. Lorsque je m'interroge je ne suis pas très sûr d'être débordant d'enthousiasme pour le « Statut des Objecteurs de Conscience ». Mais il existe une chose que j'ai profondément ressentie lorsque j'ai ouvert le journal dont je vous parle au début de cet article, c'est la joie de savoir que cet homme, Louis Lecoin, seul sous la voûte, les yeux clignotant devant l'objectif photographique, était mon camarade. Que Louis Lecoin était un militant de notre Fédération Anarchiste.

ANARCHISME = MATÉRIALISME

Classiques de l'anarchisme

LORSQUE nous analysons une théorie sociale quelconque, nous nous apercevons bientôt que non seulement elle représente un programme de parti et un idéal de reconstruction de la société, mais que généralement elle se rattache aussi à un système quelconque de philosophie — de conception générale de la nature et des sociétés humaines. C'est ce moment dans les sciences naturelles, d'expliquer les grands phénomènes de la nature par l'action des infiniment petits — là où on ne voyait autrefois que l'action des grandes masses — et, dans les sciences sociales, de reconnaître les droits de l'individu, là où on ne reconnaissait jusqu'à présent que les intérêts de l'Etat.

Maintenant, dans ce livre, j'essaie de montrer que notre conception de l'Anarchie représente une conséquence nécessaire du grand réveil général des sciences naturelles qui se produisit pendant le XIX^e siècle. C'est l'étude de ce grand réveil, ainsi que des remarquables conquêtes faites par la science pendant les dix ou douze dernières années du siècle qui vient de s'écouler, qui m'inspira ce travail.

.....
Amené ainsi à étudier sérieusement les remarquables découvertes de ces années, j'arrivai à un double résultat. Je voyais, d'une part, comment — toujours grâce à la méthode inductive — de nouvelles découvertes d'une immense importance pour l'interprétation de la Nature étaient venues s'ajouter à celles qui avaient marqué les années 1856-62, et comment une étude plus approfondie des grandes découvertes faites par Mayer, Grove, Würtz, Darwin et tant d'autres vers le milieu du siècle, tout en posant de nouvelles questions d'une immense portée philosophique, jetait un jour nouveau sur les découvertes précédentes, et ouvrait de nouveaux horizons à la science. Et là où certains savants, trop impatient, trop imbus peut-être de leur éducation première, voulaient voir « une faille de la science », je voyais seulement un fait normal, très familier aux mathématiciens, le passage d'une première approximation aux suivantes.

Continuellement, en effet, nous voyons l'astronome, le physicien, démontrer l'existence de certains rapports entre divers phénomènes, rapports que nous nommons une « loi physique ». Après quoi une masse de travailleurs se met à étudier en détail les applications de cette loi. Mais bientôt, à mesure que les faits s'accumulent par leur

recherche, ces travailleurs découvrent que la loi qu'ils étudient n'est qu'une « première approximation » : que les faits qu'il s'agit d'expliquer sont beaucoup plus compliqués qu'ils ne semblaient l'être.

.....
Après avoir fait les grandes découvertes de l'indestructibilité de la matière, de l'unité des forces physiques, agissant dans la matière animée comme dans la matière inanimée, après avoir établi la vérifiabilité des espèces, et ainsi de suite, les sciences qui étudient en détail les conséquences de ces découvertes, cherchent en ce moment les « secondes approximations » qui répondront avec plus de perfection aux réalités de la vie de la Nature.

Les prétendues « failles de la science », exploitées en ce moment par des philosophes à la mode, ne sont rien que la recherche des deuxième et troisième approximations, auxquelles se livre toujours la science après chaque époque de grandes découvertes.

Je ne vais donc pas m'attarder ici à discuter les ouvrages de ces quelques philosophes brillants, mais superficiels, qui cherchent à tirer parti des arrêts inévitables des sciences pour prêcher l'intuition mystique et démonstrer la science en général aux yeux de ceux qui ne sont pas à même de vérifier ces sortes de critiques. Je serais fort

de répéter ici ce qui est dit dans le texte de ce livre sur les abus que font les métaphysiciens de la méthode dialectique.

.....
En étudiant les progrès récents des sciences naturelles et en reconnaissant dans chaque nouvelle découverte une nouvelle application de la méthode inductive, je voyais en même temps, comment les idées anarchistes, formulées par Godwin et Proudhon et développées par leurs continuateurs, représentaient aussi l'application de cette même méthode aux sciences qui étudient la vie des sociétés humaines. J'essayai donc de montrer, dans la première partie de ce livre, jusqu'à quel point le développement de l'idée anarchiste a marché de pair avec les progrès des sciences naturelles. Et je tâchai d'indiquer comment et pourquoi la philosophie de l'Anarchie trouve sa place toute marquée dans les tentatives récentes d'élaborer la philosophie synthétique, c'est-à-dire la compréhension de l'Univers dans son ensemble.

Pierre KROPOTKINE,
(Brighton, 1913).

(Préface à l'édition française de « La Science Moderne et l'Anarchie ».)